

Codes culturels, obstacles et /ou diversité dans l'opération traduisante

Mme OUHIBI GHASSOUL
Université d'Oran Es-Sénia

Introduction :

Si « traduire » c'est « conquérir » fait remarquer Nietzsche¹ à propos de l'empire romain, peut-on assimiler dans ce cas, la « traduction » à une « conquête » ?

Alors « conquête » de qui sur quoi ? des signes... Le signe et les deux faces auxquelles il revoie, relève de ces traits ésotériques que la poésie traque continuellement, notamment ceux relatifs au signifiant ou la face externe dont la pluralité des signifiés brouille les pistes de la signification et pose un dilemme au traducteur, quand : « penser c'est déjà écrire sans accessoires » disait Paul Valéry² « écrire de la littérature », ... la chose est entendue.

Nous avons tous eu accès durant notre cursus, ou à travers nos lectures personnelles, aux textes de DOSTOIEVSKI, de GOGOL, de POUCHKINE, de FITZGERALD, de MORAVIA, de BUZATTI ; non dans la langue respective de chacun de ces écrivains, mais à travers une langue autre : le français, sans que cette traduction, nuise aux textes.

A propos de la littérature, André Malraux disait : « C'est beaucoup plus une aventure qu'une affaire de lecture ».

Arrêtons-nous un instant sur le mot : « aventure » derrière lequel se cache : l'évasion, le voyage, le départ, le dépaysement, l'exotisme, nous voyons se profiler : « L'Ile au trésor » de STEVENSON, « L'Ile

mystérieuse » de JULES VERNE parce que la lecture de textes permet « la découverte » de contrées nouvelles et inconnues, la découverte d'un peuple, de sa culture, de sa civilisation, à travers des écrits. Cette lecture est une activité qui relève « du voyage », car il s'agit bien de voir le monde, ou une partie du monde, les diversités qu'il offre, les aspects nombreux qu'il propose.

Ainsi, ce goût de l'aventure, ce goût pour ce qui est inconnu, nouveau, différent, prend racine chez l'individu et l'initie peut-être à devenir un citoyen du monde.

Appréhender le monde dans sa globalité, dans sa sphère culturelle ne saurait se concevoir, sans le passage obligé par deux de ses composantes essentielles, à savoir : la littérature et la culture.

Un terme médiateur permet la conciliation puis l'harmonisation de toutes leurs expressions, leurs manifestations, leurs extravagances, leur spécificité, leur originalité, celui de traduction.

De ce fait, le triptyque (littérature – traduction – culture) s'inscrit dans le cadre d'un système de vases communicants, les contenus de l'un se déversant dans les contenus de l'autre, sans en altérer le contenu ou le niveau.

La littérature :

Considérée comme un phénomène d'époque, la littérature reste difficile à cerner de par sa mouvance, ses mutations et sa complexité.

S'initier au rituel ethno-culturel d'un peuple, comprendre sa civilisation, son système de référence, supposent la prospection de ce vaste champ appelé : littérature.

Chaque pays produit "sa littérature", porteuse de sa spécificité, reproduisant elle-même une mosaïque culturelle dont l'accès nous est permis, par le biais de la traduction, issue de cette science dite : la traductologie.

Le concept de littérature, dont la performance est appréciée dans les textes, s'inscrit dans un espace culturel donné. De ce fait, l'équation : littérature, écriture, culture, convoque simultanément le subjectif, le politique, le social, l'historique, le mythologique et le poétique.

Comme ces aspects renvoient à la dimension anthropologique nous ne retiendrons que l'aspect poétique, à partir duquel, l'écriture émerge en tant que concept, en tant qu'expression, en tant que langage, en tant que traduction d'une pensée.

Ainsi, de par son déploiement à travers les textes, elle traduira les repères dans une société donnée, elle "dira" sa spécificité, et par expansion, celle de la civilisation dont elle se réclame. La découverte d'une dimension spatio-temporelle, autre que celle de son milieu, amènera à découvrir une littérature autre, qu'il s'agira de traduire, sans trahir son message, en reproduisant ses traits intrinsèques en la restituant dans son contexte.

A partir de la lecture et de l'exploitation d'un texte, texte considéré comme à la fois, sujet et objet de langage, des difficultés vont surgir, des faits de langage vont s'imposer dans une langue, parce qu'étroitement liés au contexte culturel, et constituer une difficulté pour le traducteur.

Pourquoi cette difficulté ?

En guise de réponse à cette question, l'article de Claude Perrin³ semble intéressant à citer parce qu'à travers l'étude d'une figure de rhétorique : la métaphore, il montre la difficulté rencontrée par la traduction pour combler les vides sémantiques.

La difficulté à passer d'une langue à une autre est essentiellement causée par la métaphore, par l'énigme entretenu autour du mot "métaphore" lui-même, par cette "aura" qu'elle crée par son étymologie même, "*phora*" veut dire changement et déplacement d'un lieu, et elle (la métaphore) va encore... au-delà !

Perrin relève dans "Ainsi parlait Zarathoustra", un exemple de métaphore significatif :

« Laissez-moi donc ! Silence ! Le monde ne vient-il pas de s'accomplir ? Oh ! Cette balle ronde et dorée. »

La métaphore de "la balle ronde et dorée", (signifiant, le "soleil"), dans quelle langue que ce soit désigne-t-elle le monde ?

La métaphore crée la rencontre entre deux chemins contradictoires. Un sujet s'exprime sans dominer l'opacité des choses et sans se dominer lui-même complètement. Rappelons que le langage rattache l'homme au monde et la métaphore constitue ce trait d'union entre l'espace et les mots, entre l'espace et le langage. Le langage continue d'être en difficulté et appelle à la rescousse la polysémie pour combler "ces vides sémantiques" suscités par la métaphore, et la synonymie pour supprimer les répétitions.

Certes, toute une stratégie discursive est ainsi développée, cependant le recours aux figures de style ne fausse-t-il pas la réalité ?

Ainsi l'exemple :

« Il enfonce son chapeau dans sa tête »

ne crée-t-il pas déjà un écart de langage ? Par la simple substitution d'un mot à un autre, tout un univers bascule, au profit d'un autre :

Ex. : « éclat de verre » ;

ou ex. : « éclat de rire » ;

ou ex. : « éclat de joie ».

transposées dans un même contexte, ces expressions figées, introduisent équivoque et confusion.

On peut accepter :

Ex. : « recevoir un éclat de verre dans l'œil ».

Beaucoup moins :

Ex. : « recevoir un éclat de joie dans l'œil ».

Des expressions, comme par exemple :

- { - les ailes du moulin.
- { - il lui pousse des ailes.

- le bec de gaz.
- le bec de la plume.

- les bras du fauteuil.
- les bras de Morphée.
- les bras de l'athlète.

font jouer les registres de l'implicite et de l'explicite, présents dans le langage connoté. Beaucoup de métaphore perdent leur "poésie" :

- Cet homme est un monstre ;
- L'automne de la vie ;
- La lumière de l'esprit ;
- L'esprit subtil.

Souvent la frontière entre métaphore et métonymie s'estompe et une relation logique de l'abstrait au concret s'impose. En devenant banal, le virtuel disparaît avec l'expression qui le constitue, c'est le cas des proverbes, des clichés de langue...

Par ailleurs l'énoncé :

« Le ciel est mort » n'existe que par rapport aux règles de la langue, indifférente à l'acte poétique de Mallarmé⁴.

Soulignons toutefois l'impossibilité de nommer véritablement le réel, dans une langue ou dans une autre.

Si dans ses liens avec les choses, la langue ne recouvre pas toutes les nuances objectives et subjectives, le cercle métaphorique s'impose comme la seule possibilité de parler librement, et la science nous rappelle l'impossibilité d'un degré zéro de l'expression.

Proverbes, paraboles, allégories procèdent comme la métaphore, contenant des expressions métaphoriques, au sens où l'entend Aristote, c'est à dire : « transport à une chose d'un nom qui en désigne une autre, ou du genre à l'espace, ou de l'espèce au genre, ou de l'espèce à

l'espèce, ou d'après le rapport d'analogie », ils mettent sur la voie, parce que fortement énigmatiques, ils ne font plus jouer l'impertinence prédicative, quant ils se situent dans le champ poétique.

La traduction :

Cette science qui est la traduction a permis de retenir des noms prestigieux, car un texte aussi riche, aussi luxuriant voire arborescent que : "Les mille et une nuits", a été introduit en France, en occident et dévoilé au monde grâce aux travaux de traduction entrepris par ANTOINE GALLAND au XVII^e siècle (1704-1717). Vu la densité du texte, le lecteur soucieux de rigueur s'interroge sur les difficultés certaines, rencontrées par le traducteur, quant à la musicalité des mots, leur pouvoir incantatoire, leur magie, leur pouvoir d'évasion.

MARCEL BOIS a traduit à son tour, des romans écrits en arabe, en langue française, mais en a-t-il pénétré la sensibilité ? l'authenticité ?

BAUDELAIRE a révélé à la France EDGAR ALLAN POE et THOMAS DE QUINCEY la fantasmagorie du "scarabée d'or", les bas-fonds londoniens, ont-ils été fidèlement reproduits ? Certains mots reviennent comme des "leit-motiv", certes ils expriment un discours tendancieux puisqu'ils opèrent à partir des métaphores et nous savons combien la métaphore est nébuleuse, mais ils témoignent d'une préoccupation certaine.

La traduction se veut "fidèle", se doit "être fidèle",

Le peut-elle ? l'est-elle ?

Comment raconter sans trahir ?

Comment rapporter sans déformer ?

Comment reproduire sans parodier ?

Des écrivains ont tenté eux même cette expérience, sur leurs propres romans. Par exemple, il est intéressant de souligner qu'un roman de BOUDJEDRA, intitulé en français "La pluie", paraît en langue arabe sous le titre de "Journal d'une femme insomniaque" que s'est-il passé, donc, au moment de la traduction ? s'agit-il d'un

changement délibéré ? D'une difficulté à traduire ? de l'incapacité à exprimer une situation ? un vécu ?.

Le roman a été traduit de l'arabe par ANTOINE MOUSSALI en collaboration avec l'auteur, et il est écrit, à l'intérieur du roman, avec l'ouverture du premier chapitre ceci :

« Titre original : LEILYAT IMRAATIN ARIK »

(en caractères latins) Editions – ENAL ALGER.

Le lecteur est en droit de se demander s'il s'agit d'une traduction de la maison d'édition ou de celle de l'auteur. Dans ce cas, la traduction littérale serait :

« LES NUITS D'UNE FEMME INSOMNIAQUE », et le rapport avec les deux titres précédents à savoir :

« LA PLUIE » et « JOURNAL D'UNE FEMME INSOAMNIAQUE » n'est pas évident.

Notons, par ailleurs, que BOUDJEDRA a renoncé à traduire ses romans, à partir de « la macération » sans que la raison de cette décision soit connue.

Le code culturel est un obstacle majeur, en matière de traduction, l'éviter ou le nier risque de réduire de moitié le texte, le contourner peut fausser l'interprétation. Aussi faut-il l'affronter malgré les difficultés qu'il présente, à cause de certains mots « irréductibles » parce qu'intraduisibles et c'est le cas des idiolectes et gallicismes.

Comment rendre compte d'une expression connue, comme :

« ça va être la fête » ou « les dès son pipés » ou encore « tu es la reine des pommes » ?. Le code oral est plus ardu que le code écrit en matière de traduction. Le code écrit en établissant une translation entre le lecteur et le texte, permet la décantation.

Un énoncé donné est soumis au lecteur ; il le lit, il le traduit dans sa langue d'origine puis il le restitue dans une langue étudiée, en utilisant un niveau de langue standard.

L'objectif prioritaire, à savoir la communication, est atteint. La fonction référentielle est performante, l'aspect utilitaire mis en exergue, mais est-ce suffisant ?

Qu'advient-il des fonctions poétiques et esthétiques propres à tous les langages ? Comment rendre compte des connotations, des subtilités sémiotiques, des glissements de sens ?

Le code oral de par son évolution rapide, est riche en expressions colorées, riche en « expressions du moment » donc éphémères, sujettes à caution certes mais efficace et rentable pendant une certaine période, pour une certaine durée.

Et c'est là, que se posent vraiment les problèmes de traduction. Comment traduire : « la nana », « la poupée », « la mome », « la femme », « la meufe », « la dame », etc. ?

PIERRE PERRET, un chansonnier français contemporain, a fait paraître un lexique du code oral français, essentiellement argotique, d'un truculence gauloise.

Traduit en japonais, ce même glossaire aura-t-il la même teneur ? la même « saveur » ?

La confrontation ne s'arrête pas seulement aux obstacles de types linguistiques que sont les tics de langage, les expressions figées, les clichés de langue, elle s'étend également aux obstacles de types culturels.

Certains signes changent de portée d'une culture à l'autre, d'une société à l'autre. Ainsi, un signe aussi anodin que « pomme » sur le plan culturel, sur le plan de la recevabilité change de contenu, de signification et de référent.

Au Canada, par exemple, la pomme est le symbole de la rentrée des classes, c'est donc la saison automnale qui s'annonce. En Angleterre, elle est le signe d'une bonne santé. En France, elle est et elle reste le fruit exotique par excellence. En Allemagne, et en Suisse, elle réfère l'histoire. « Tous » connaissent et se doivent de connaître GUILLAUME TELL ou la légende de GUILLAUME TELL, représentée par l'arbalète et la pomme.

Même les conte de fée n'y échappe pas. La pomme si généreusement offerte est souvent empoisonnée.

Au traducteur de tenir compte de ces aspects, ci présents et si nombreux dans un texte.

Nous concluons par cette phrase de Claude Roëls⁵ : « ... c'est sur le sol poétique de la langue maternelle que l'expérience de la traduction est possible, et cette expérience rencontre vraiment la langue étrangère qu'en devenant voyage au sein de sa propre langue. »

Notes :

¹ Nietzsche Frédéric, Ainsi parlait Zarathoustra, Traduction : Hervé Thomas. Gallimard. Poche. 1963.

² Valery Paul, Tel Quel I, Paris. Gallimard, 1947.

³ PERRIN Claude, La métaphore. Ouvrage Collectif. Essai : Le langage, n°2. Philosophie et Sciences humaines. Ellipses. Paris. 1988.

⁴ Mallarmé Stéphane (1842-1889). Poétique symboliste et critique.

⁵ Roël Claude. Traduction et Langue poétique. Essai ; le langage n°2. Op. Cit.